

Pauline Cosson

Renaissance



DDk Éditions

À Maxime, source quotidienne d'inspiration et d'amour

Sommaire

Partie 1

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Partie 2

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Chapitre 64

Chapitre 65

Chapitre 66

Chapitre 67

Chapitre 68

Chapitre 69

Chapitre 70

Chapitre 71

Chapitre 72

Chapitre 73

Chapitre 74

Chapitre 75

Chapitre 76

Chapitre 77

Partie 1

Charte de l'Ordre et de ses Membres

Charte de l'Ordre, éditée à Memphis en l'an deux-mille six-cent avant notre ère.

Article 1. Définition de l'Ordre

L'Ordre est le gardien du savoir universel. Sa communauté a pour but de permettre aux esprits brillants, qu'ils soient politiques, chefs de guerre, littéraires, philosophes ou scientifiques, de perdurer à travers les âges. L'Ordre transmettra à ces esprits supérieurs le Secret de la Réincarnation afin qu'en revenant parmi les Hommes, ils fassent bénéficier les générations futures de leurs lumières.

Tout Membre de l'Ordre s'engage à respecter strictement la présente Charte, sous peine d'encourir les sanctions explicitées ci-dessous.

Chapitre 1

Michael Blake court dans les rues de Miami, suant à grosses gouttes sous le soleil de juin. Il oblique dans une ruelle bordée de palmiers et se maudit de ne pas avoir suivi les exhortations au régime de son médecin.

Non loin de là, une vieille dame peine à tirer son cabas. Il la dépasse en trombe, évitant de justesse la collision avec un passant.

Le hurlement lointain des sirènes de police l'obsède. Les poumons en feu, il bifurque au coin d'une deuxième ruelle et cavale au milieu des résidences luxueuses de Miami Beach.

Comment a-t-il pu en arriver là, lui le Michael empâté et ultra-connecté qui se réfugie dans sa chambre dès que sa femme hausse le ton ?

Michael gémit. Ses jambes ne le portent plus, il ralentit le rythme. Il s'est fourré dans un sacré pétrin, et il n'a aucune idée de comment s'en sortir. S'il est pris, son acte lui vaudra d'être emprisonné pour le restant de ses jours.

Il ne doit surtout, surtout pas penser à ce qui est arrivé quelques minutes auparavant. D'ailleurs, il est inconcevable que les choses se soient passées comme ça. Pourtant les sirènes de police se rapprochent...

À bout de souffle, Michael s'arrête devant une maison blanche dont l'entrée soignée est encadrée par deux palmiers. Il presse frénétiquement le bouton de l'interphone, situé à gauche de la plaque où est inscrit le numéro 12.

— Réponds ! supplie-t-il en direction de l'interphone.

Il entend l'appel ininterrompu du carillon à travers la porte d'entrée.

— Réponds, réponds, réponds !

— J'arrive ! dit une voix féminine depuis l'intérieur de la maison. Inutile de vous acharner sur mon interphone, je vous ai entendu !

La porte s'ouvre et le visage de Deborah apparaît. De toute évidence, Michael l'a interrompue en train de se coiffer, car un côté de ses cheveux est parfaitement lissé alors que l'autre abrite bon nombre de boucles brunes indomptées.

Cela n'enlève rien au charme de son visage, toujours savamment maquillé. Aujourd'hui elle a opté pour un assortiment de fard à paupières cuivré qui fait ressortir ses yeux noisette. À quarante ans, Deborah a la fraîcheur d'une adolescente.

Michael baisse les yeux. Que dirait sa femme si elle le prenait à avoir ce genre de pensées ?

— Ça alors, Michael ! s'exclame Deborah. Que t'arrive-t-il ? Tu t'entraînes pour le marathon ?

Pour une fois, Michael ne goûte pas à la plaisanterie.

— Deb, j'ai besoin de toi. Je suis poursuivi, je...j'ai...

Il s'interrompt, incapable de finir sa phrase. L'amusement de Deborah retombe.

— Entre, lui dit-elle. Tu as l'air mal en point, tu vas me dire ce qui se passe.

Soulagé, Michael s'exécute. À peine franchit-il le seuil de la maison qu'il est enveloppé d'une bouffée d'air frais. La climatisation tourne à fond pour maintenir une température d'exactly vingt degrés. Après cette course folle dans l'humidité étouffante de Miami, c'est une libération.

— Assieds-toi, je t’apporte un verre d’eau.

Deborah disparaît dans la cuisine et Michael s’affaisse sur le sofa. Il promène un regard hagard sur le salon. Son amie a fait peindre ses murs en rose pâle et a posé des rideaux assortis. Des vases de toutes tailles ornent les meubles dans un ensemble impeccablement agencé. Seul le fer à lisser, posé à la hâte sur la table basse, trouble l’ordre de la pièce.

En face de Michael, la grande télévision à écran plat est allumée mais Deborah l’a probablement passée en mode silencieux lorsqu’il a sonné. Il ne peut pas entendre le chef cuisinier dissenter de la meilleure façon de préparer les échalotes. À en juger par les voix étouffées en provenance de la cuisine, la deuxième télévision est également en marche.

Deborah revient bientôt avec deux verres d’eau remplis de glaçons.

—Okay, dit-elle en lui tendant le verre. Maintenant raconte-moi tout.

Michael vide le verre d’une traite. Deborah hésite une seconde puis lui donne le second, qu’il boit à peine plus lentement. Elle se cale dans son fauteuil, fait glisser entre ses doigts quelques boucles rebelles et saisit le fer à lisser pour terminer son travail.

—C’est dingue Deb, lâche Michael. Je n’arrive pas à croire à ce qui est arrivé. Je ne sais plus qui je suis, je suis perdu...

La fin de sa phrase se transforme en gémissement. Deborah fronce les sourcils.

—Calme-toi, Michael. Reprends tes esprits et raconte-moi ce qui s’est passé depuis le début.

Michael hoche la tête. Il prend une grande inspiration et commence :

— Cette nuit j’ai fait un rêve étrange et terriblement réel. Dans ce rêve il y avait un homme, un mongol. Tu sais qui sont les mongols, Deborah ?

— Non, répond-elle en lissant une mèche brune.

— Moi non plus je ne le savais pas. Je n’avais jamais entendu parler d’eux avant, je te jure ! insiste Michael. Mais l’homme de mon rêve m’a soufflé ce mot. C’était un cavalier élevé dans le désert, un guerrier des temps anciens. Il a unifié les tribus, conquis la moitié du monde, fait plier les plus grands empires. Et moi, dans mon rêve, je regardais ce guerrier extraordinaire, et je le *reconnais*sais. Je le voyais *en moi*, je connaissais sa nature, son histoire, je communiais avec ce stratège. Je faisais corps avec lui. Et alors j’ai réalisé que cet homme, c’était moi !

Michael tape du poing sur la table basse et manque de renverser le verre qui y est posé. Il s’éponge le front et reprend plus doucement :

— Je me suis réveillé en sursaut. Il ne me restait plus de ce rêve qu’un vague malaise et ce mot : Mongol. Alors j’ai allumé mon ordinateur et j’ai cherché ce nom sur Google. Les mongols sont bien réels, Deborah. J’ai lu que l’un d’eux, Gengis Khan, avait rassemblé les tribus au douzième siècle et avait conquis l’Asie à la tête d’une poignée de guerriers. Tout mon rêve m’est revenu en mémoire. C’était lui. L’homme de ma vision. Gengis Khan.

En prononçant ces mots Michael sent les poils de ses avant-bras se dresser. Deborah n’a pas interrompu son lissage de cheveux.

— Bon, tu as fait un mauvais rêve, lui dit-elle. Tu as sûrement entendu le nom de mongol il y a longtemps, et tu l’as associé à de dangereux guerriers. Va savoir pourquoi, c’est ressorti hier soir. Il n’y a pas de quoi s’affoler.

Michael secoue la tête.

—J’ai essayé de me dire la même chose que toi. Je me suis levé, je suis sorti faire les courses comme tous les samedis. Je suis allé au Wal-Mart, j’ai fait le tour des rayons, j’ai payé. Je m’apprêtais à sortir, mes bouteilles de lait sous le bras, quand un homme m’a bousculé pour passer devant moi. Il devait être pressé. Et là... là...

Michael se met à trembler.

— Tout à coup le contrôle de mon corps m’a échappé. // a pris possession de mon esprit. L’homme de mon cauchemar d’hier, ce Gengis Khan. Il était là, en moi. Il me contrôlait. J’étais paralysé. Je sentais toute la morgue de ce chef de guerre pour qui l’homme qui m’avait bousculé n’était rien d’autre qu’un subalterne qui lui aurait manqué de respect. Il avait contrarié le chef suprême des mongols, la loi voulait qu’il meure.

Deborah suspend son geste, une mèche de cheveux entre ses doigts. Elle fixe Michael.

— J’étais terrorisé et je ne pouvais rien faire. Je me suis vu attraper l’homme. Gengis Khan a ordonné à mes mains de se refermer autour de son cou, a forcé mes muscles à se contracter. L’homme battait des pieds et essayait de me frapper, il me faisait mal, mais Gengis Khan n’y prêtait aucune attention. Il continuait à serrer. L’homme suffoquait, les veines de son cou gonflaient et son visage devenait rouge. La panique emplissait ce regard. C’était terrible. Alors même que j’essayais de reprendre le contrôle de mon corps, je ressentais l’exaltation du Khan tandis que sa justice était faite.

Michael s’interrompt, perdu dans ses pensées.

— Je ne savais pas que j’avais la force de tuer un homme, reprend-il. Mais le mongol m’a fait serrer et serrer encore, et à un moment j’ai senti sous mes doigts quelque chose craquer. L’homme est mort sur le coup. Soudainement, je

suis revenu à moi. Des gens criaient. J'ai vu un groupe de la sécurité du magasin qui courait vers moi à travers le parking. Tout cela n'avait duré que quelques dizaines de secondes. J'ai émergé de cette transe, lâché le corps de l'homme qui s'est affalé au sol, et j'ai couru de toutes mes forces. Je savais que s'ils me rattrapaient, je finirais mes jours en prison. Peut-être même qu'ils me condamneraient à mort. J'ai étranglé un homme de mes propres mains, à la vue de tous !

La gorge de Michael se serre.

— J'avais une longueur d'avance sur les gardes et j'ai réussi à les semer dans les rues. Mais des voitures de police les ont remplacés, et je savais que tôt ou tard ils me rattraperaient. Deborah, lui dit-il avec fièvre en lui saisissant les mains, tu es ma dernière chance.

La femme sursaute à ce contact et dégage ses mains.

— Tu n'es pas sérieux..., commence-t-elle.

— Je t'en supplie, Deborah, crois-moi ! Aide-moi ! Tu me connais, tu sais que je ne ferais de mal à personne ! C'est ce type qui a pris le contrôle de mon corps, j'ai essayé de résister ! Deborah lève la main et Michael se tait. Elle est livide. Elle a entendu les sirènes de police quand il est arrivé, a lu dans ses yeux la panique d'un homme traqué. En quelques instants, elle s'est convaincue de la véracité de ce récit ahurissant.

— Tu viens chez moi, poursuivi par la police, m'annonçant que tu as étranglé un homme et plaidant pour ta défense que tu es possédé par un chef de guerre qui t'a obligé à faire ça ! Et tu veux que je t'aide ? Qui me dit que ton assassin ne va pas reprendre le contrôle tout à coup et me faire subir le même sort qu'à ce malheureux qui t'a bousculé ?

Deborah saisit l'enjeu de ses paroles au moment où elle les prononce. Elle pâlit encore, manque de céder à la panique. Si elle est réellement en train de parler à un schizophrène capable de se transformer à tout moment en meurtrier, elle n'a pas intérêt à l'attaquer de front comme elle vient de le faire.

Avec le ton apaisant qu'elle utilisait pour convaincre sa petite sœur d'aller dormir lorsqu'elles étaient enfants, Deborah dit :

— Tu vas t'en sortir Michael, ne t'inquiète pas. On va expliquer ton problème aux juges, et ils comprendront. On trouvera un médecin qui s'occupera de toi, qui fera sortir ce mongol de ta tête. Tout va bien se passer...

— Tu ne comprends pas Deborah. Je ne suis pas malade, je n'ai pas besoin de traitement. Et la dernière chose à faire serait de me livrer aux juges, ils me condamneraient ou m'enfermeraient dans un asile ! Ce mongol ne reprendra jamais le contrôle de mon esprit ! Tu le crois, hein Deborah ? Tu le crois, que c'est fini, que je vais me réveiller et que cette journée n'aura été qu'un horrible cauchemar ? Dis-moi que tu le crois, la supplie Michael.

Deborah est désemparée par la détresse de son ami :

— Ne t'inquiète pas Michael, on va trouver une solution. — Aide-moi à fuir loin d'ici, dans un endroit où ils ne me retrouveront pas.

— Tu peux fuir, mais la police a des agents partout aux États-Unis, ils finiront toujours par te retrouver.

— Alors je quitterai les États-Unis, je partirai pour l'Europe, l'Asie, l'Afrique, peu importe mais je partirai ! Gengis Khan ne me suivra peut-être pas si je pars assez loin.

Deborah ignore cette remarque.

—Tu ne peux pas prendre l’avion puisque tu es recherché. Il faut un moyen de transport où on ne contrôlera pas ton identité, le train ou la voiture par exemple. Tu peux aller vers l’Amérique du Sud. Mais tu risques d’être reconnu en chemin.

— Non, l’Amérique du Sud est trop proche, ils me retrouveront là-bas. Je dois partir plus loin !

Deborah se tait un instant.

— J’ai peut-être une idée.

Article 2. Respect du Secret

L’Ordre attend de ses Membres une loyauté sans faille :

- L’Élu(e) jure de ne jamais dévoiler son identité au cours de sa deuxième existence, et de tout faire pour décrédibiliser le discours de son Hôte si celui-ci vient à la révéler.
- Préserver le Secret de la Réincarnation doit être la priorité de tout Membre, quelle que soit la pression physique ou morale à laquelle il est soumis.

Article 3. Valeurs de l’Ordre

L’Ordre est une communauté à but purement philanthropique. Il a pour vocation d’identifier et de sélectionner une élite capable d’éclairer les générations futures.

Les Membres de l’Ordre doivent faire preuve de modestie, de discernement et d’abnégation dans le choix d’un(e) Élu(e) et dans la conduite des affaires de l’Ordre. Leur deuxième existence sera mise au service de l’humanité.

Article 4. Sélection d’un(e) Élu(e)

La sélection d'un(e) Élu(e) se fera dans le respect total des valeurs de l'Ordre, définies par la présente Charte. Tout autre motif, en particulier de fortune ou de gloire, sera proscrit.

Le choix de l'Élu(e) doit respecter les règles suivantes :

- Le nombre d'Élu(e)s est limité à deux par nation et par siècle.
- L'Élu(e) doit être approuvé(e) par l'ensemble du(es) Membre(s) de l'Ordre présent(s) en ce temps.

L'identité de chaque Élu(e) ainsi que les raisons de sa désignation doivent être consignées dans le présent document par son(es) Initiateur(s).

Chapitre 2

La soirée est chaude, mais le faisceau des projecteurs est plus étouffant encore. Hadrien est sur scène comme un lion dans l'arène. Devant lui s'étend l'océan de visages et de poings levés des soixante-dix mille spectateurs.

Il empoigne le micro à pleines mains et fait naître dans sa gorge un grunt. Il projette le son vers le public et le tient pendant une dizaine de secondes, accompagné du roulement de batterie qui clôturera la chanson.

Des milliers de mains se tendent vers lui, majeur et annulaire repliés, pour le saluer des cornes du métal.

— Merci, Hellfest ! lance-t-il au-dessus du grondement de la foule.

Hadrien est trempé de sueur. Son organisme est saturé d'adrénaline. Jamais Golden Century n'a joué devant un public aussi nombreux.

— Hellfeeeeest ! Est-ce que vous êtes prêts pour notre dernière chanson ?

Les acclamations de la foule lui répondent.

— Vous avez été formidables ce soir. Je resterais bien sur scène encore quelques heures mais comme moi, vous avez envie de voir l'immense groupe qui passe après nous. On se retrouve tous au coin bière après Iron Maiden !

Hadrien apprécie les rires que sa remarque soulève dans le public. Il n'a plus qu'un titre pour attirer tous les spectateurs dans les filets de Golden Century.

— Et pour la dernière chanson, je vous doooooonne... le Roi-Soleeeeeiiiiil !

Des hurlements surexcités retentissent parmi les spectatrices du premier rang. Ses fans sont au rendez-vous, pancartes *Will you marry me, Hadrien ?* à l'appui. Ses muscles moulés par sa tenue de cuir, ses yeux envoûtants et ses longs cheveux bruns font des ravages.

Emy entame l'intro, pressant la basse contre sa poitrine, alors que deux immenses flammes jaillissent devant eux. Ignorant la bouffée de chaleur, Hadrien se prépare pour leur dernier titre. Sun King est la chanson phare du groupe.

Il attaque le premier couplet, campé sur ses appuis, défiant la foule du regard. Il brandit le micro en direction des spectateurs pour les encourager à chanter le refrain. Reprise par des milliers de bouches, la mélodie parvient jusqu'à lui. Hadrien y joint sa voix, levant le pouce pour remercier son public.

Le solo approche déjà. Sous les doigts de Turenne, les cordes pincées du clavecin résonnent comme celles de guitares électriques auxquelles se mêlent des accents surgis de siècles anciens. Habillé dans un costume de pourpre tout droit sorti du dix-septième siècle, le claveciniste fait voler ses cheveux dans un headbanging frénétique. Béatitude et extase rivalisent sur son visage en sueur.

Derrière cette exubérance, il mène son solo d'une main de maître. Si la musique et la passion pouvaient faire renaître une époque, Turenne ressusciterait le dix-septième siècle à lui seul. La mélodie sort du clavecin et plane dans l'air, hors du temps. La foule est en délire.

Hadrien lance un dernier grunt sous les acclamations de soixante-dix mille personnes. Après la dernière salve de batterie, il entend le public scander *Century ! Century !* en brandissant les poings.

Il jette son bracelet de force en direction de la jolie blonde qui tient une extrémité de la bannière *Will you mary me, Hadrien ?* Un colosse l'attrape au vol avant que la blonde ait pu esquisser un geste.

Hadrien applaudit son public. Il faut déjà quitter la scène. L'organisation des festivals est millimétrée et il ne peut pas retarder le concert de Maiden.

Il quitte les lieux alors que les ovations ne faiblissent pas.

Dans la loge de Golden Century, les membres du groupe se congratulent.

— Bien joué ! lance Turenne.

— L'année prochaine c'est nous qui serons tête d'affiche, dit Emy en posant sa basse. La moitié du public s'est jetée sur mes médiateurs quand je les ai lancés.

Le regard bleu de la bassiste pétille tandis qu'elle délace son corset de cuir sans quitter Hadrien des yeux. Le chanteur sourit à la belle brune qui se déshabille. Emy se couvre d'une serviette avant de défaire la dernière lanière. Le corset tombe à terre.

Hadrien reporte son attention sur le batteur, qui pianote à toute vitesse sur son ordinateur. L'informatique et la batterie sont les deux passions d'Azerty.

— Vous avez aimé mes lance-flammes ? demande ce dernier d'un air innocent.

— Tes lance-flammes...

Hadrien ne saisit pas immédiatement les propos d'Azerty. Puis il se souvient de la soudaine chaleur sur scène, et des flammes qui ont jailli devant Emy et lui.

— Je me disais bien que ce n'était pas au programme ! s'exclame-t-il.

Azerty relève les yeux de son ordinateur et lance un sourire satisfait à la cantonade :

— J'ai détourné quelques salves destinées au concert de Maiden...

— Tu as... quoi ?! s'exclame Emy. Ces flammes ont failli me brûler les cheveux !

— Tu as piraté le système qui programme les lance-flammes ? demande Turenne, incrédule. Tu sais que si tu es pris...

Le sourire d'Azerty s'élargit :

—Allons Turenne, tu me connais mieux que ça. Quant à Maiden, ils utilisent tant d'effets pyrotechniques que le public n'y verra que du feu. C'est le cas de le dire, finit-il en gloussant.

Hadrien lève les yeux au ciel. Quand il s'agit de conneries, Azerty est toujours le premier sur la liste.

—D'ailleurs, qui me suit au concert ? dit le batteur en refermant l'écran de l'ordinateur. Ça serait dommage de se priver d'une telle performance, même s'il manque quelques flammes...

Maiden a le don de mettre tout le monde d'accord. Sa performance mûrit avec l'âge comme un grand cru. Déjà, les musiciens troquent leurs habits de scène contre des vêtements de festivaliers, espérant passer inaperçu dans la foule obnubilée par Maiden. Mais Hadrien n'a pas envie de passer la soirée à signer des autographes, poser pour des photos et finir comme d'habitude par fuir dans les coulisses.

— Je vous laisse, j'ai besoin de me reposer.

— Ça marche, à demain ! lance Azerty par-dessus son épaule.

Il sort de la loge, suivi par Emy. Turenne n'a pas bougé.

— Tu es sûr que ça va, Hadrien ?

— Oui, ne t'inquiète pas. J'ai juste un coup de barre, la fatigue de l'après-concert. Ça passera. Va écouter Maiden, c'est ton groupe fétiche.

— Mon groupe fétiche, c'est Golden Century. Maiden ne chante pas de chanson à la gloire de Louis XIV, que je sache.

Hadrien sourit.

— Ils pourraient bien s'y mettre, étant donné notre succès.

— Ça serait quelque chose. Allez à tout à l'heure. Et repose-toi, ce n'est que le début de la tournée, on te veut en forme pour la suite.

Turenne quitte la loge et Hadrien s'assied sur le sofa qui trône au milieu de la pièce. Il est épuisé. La perspective de recommencer deux jours plus tard lui semble insurmontable. Mais ce n'est pas le moment de faiblir, la promotion de leur premier album est en jeu.

Que va-t-il faire dans les heures à venir ? Il ne se sent pas la force d'affronter ses vieux démons. Malgré une abstinence d'un an et demi, il ne peut rester indifférent quand ses amis consomment à profusion drogue et alcool sous son nez.

Non, il préfère passer une soirée tranquille à l'hôtel. Il pourra choisir une fille à la sortie des coulisses. Il y en a toujours une poignée pour les attendre à présent que le groupe est connu. Certaines retrouvent même les adresses de leurs hôtels malgré les noms d'emprunt qu'ils utilisent. Mais le regard qu'Emy lui a lancé en sortant de la loge était plein de promesses. Il est fort probable que la bassiste devance ses autres admiratrices ce soir.

Hadrien repense à la brunette qu'il a prise dans les coulisses en plein concert quelques jours auparavant. Turenne a dû prolonger le solo de clavecin de cinq bonnes minutes pour meubler son absence. L'excitation du chanteur monte alors qu'il se rappelle les caresses de la fille.

Soudain, une voix jaillit dans son esprit.

— Bien bien, Hadrien. Voilà où un an et demi de gloire te mène. Tu as lancé ton groupe, travaillé avec acharnement, tu t'es fait une place dans ton monde. Je suis fier de toi, notre partenariat a été couronné de succès.

Hadrien accueille avec plaisir la voix de sa conscience. Depuis qu'il a commencé à l'écouter, il s'est sorti du cercle d'addiction et d'échec dans lequel il était plongé, chanteur raté dans un groupe de métal sans avenir.

— Oui, je pense pouvoir dire qu'on s'en est bien tirés, répond-il mentalement.

— Maintenant, tu goûtes aux plaisirs de la vie. Les femmes sont à tes pieds, tu as l'estime de ces gens qui écoutent ta musique, tu profites de leur admiration, de leur reconnaissance. Qu'en retires-tu, Hadrien ?

— J'en suis heureux. J'ai persévéré pendant toutes ces années parce que je voulais apporter quelque chose au métal. Réussir de façon aussi éclatante va au-delà de tous mes espoirs d'adolescent. Je veux que Golden Century fasse connaître le métal partout où cette musique est méprisée, qu'il interpelle et fascine, qu'il fasse vibrer une génération.

— Une génération ? lui demande doucement sa conscience. Pourquoi te restreindre à une seule génération quand tu peux influencer les siècles à venir ?

— Une génération, c'est déjà pas mal ! s'exclame Hadrien intérieurement.

Si quelqu'un était entré dans la pièce à moment-là, il aurait entendu son petit rire. Mais la conscience du chanteur semble irritée.

— C'est tout le problème avec toi. Ton manque d'ambition. Tu te complais dans des aspirations médiocres, tu n'as de cesse de satisfaire tes petits appétits d'homme. Ton amour-propre veut démontrer au monde qu'il était dans l'erreur en

méprisant ton talent. Mais je te demande de voir plus loin, beaucoup plus loin. Tu peux influencer les époques et les civilisations, graver ton nom pendant des siècles dans la mémoire collective, et revenir ensuite pour admirer ton œuvre.

— Je ne comprends pas.

Ce dialogue mental avec sa conscience laisse Hadrien perplexe. Quelle explication se cache derrière cette soudaine envie de transcender les époques ? Il ressent dans sa chair un besoin de forger les mentalités, de laisser une trace dans les mémoires pour être reconnu comme le plus grand de tous les hommes. Mais cela ne lui ressemble pas. Ce projet est démesuré, il ne colle pas à ses désirs.

— Je suis chanteur. Il y a une infime chance que ma musique traverse les âges, mais je ne pousserai pas la folie jusqu'à prétendre façonner les esprits pendant des siècles.

Hadrien ressent physiquement l'énervement de sa conscience. Effrayé, il tente de mettre un terme à ce dialogue entre lui et lui-même, mais l'étau se resserre. La voix prend de l'ampleur dans sa tête.

— Écoute-moi bien Hadrien, ordonne-t-elle. À mon arrivée tu étais un moins que rien. Tu avais gâché les années que tu avais déjà passées sur terre et tu aurais trépassé dans les six mois si je n'avais pas été là pour t'extraire de ta fange. Alors il va falloir plus qu'un clavecin pour que tu t'acquittes de ta dette envers moi. Je t'ai fait retrouver la santé, ces années que tu vis à présent sont miennes. Il m'appartient d'en faire usage comme bon me semble. Je t'ai rendu ta dignité, je reprendrai ma gloire.

Hadrien est figé. Son cerveau tout entier vibre de la voix de sa conscience.

— Dorénavant j'ordonnerai, et tu me serviras sans discuter. Et ma première décision est prise : tu as donné ton dernier

concert ce soir. Dès demain c'en est fini de ta musique et de ces gens qui hurlent à tout va *Golden Century* alors qu'ils n'ont aucune idée de ce qu'était le Grand Siècle à son apogée. Plus jamais tu ne *donneras* le Roi-Soleil à ton public. Tu laisseras derrière toi ce monde médiocre et tu me serviras dans le chemin vers l'immortalité que confère la vraie gloire.

Paniqué, Hadrien se lève brusquement :

— Il est hors de question que j'arrête la musique ! hurle-t-il. Le métal est ma vie, jamais...

— Il n'est question que de ce que je décide !

Et l'esprit de Louis XIV se manifeste dans toute sa grandeur.

Chapitre 3

Deborah a été efficace. Elle a recontacté une ancienne amie d'enfance, déjeuné avec elle dans la foulée, fait vibrer la corde sensible en évoquant leurs souvenirs de jeunesse et l'a convaincue de l'injustice du système américain qui recherche son cousin Michael pour une histoire abracadabrantesque.

L'idéaliste Lisa a immédiatement pris fait et cause pour le pauvre Michael. Lorsque Deborah lui a dit que son cousin, écoeuré par cette affaire, ne rêvait plus que de quitter le pays natal pour tenter sa chance ailleurs, Lisa a été trop contente de pouvoir l'aider. Tom, son mari, est membre de l'équipage du Joliot-Curie. Ce cargo effectue la liaison entre Miami et le Havre, un port français que Tom lui a dépeint comme un endroit pluvieux où les températures descendent en-dessous de vingt degrés même en été.

Lisa a si bien plaidé la cause de Michael que son mari n'a pas pu refuser de les aider. Le physique de Tom reflète sa personnalité. C'est un homme petit, aux yeux ternes et dont le nez légèrement aplati complète un visage commun, non pas laid, mais sans relief ni éclat.

Ils ont convenu que Tom introduirait clandestinement Michael sur le Joliot-Curie. Pendant les dix jours de la traversée, Michael n'aurait comme compagnie que sa visite quotidienne, lorsqu'il viendrait lui apporter quelques vivres.

Michael ne peut détacher son regard de la clôture électrifiée qui barre l'accès aux quais. Depuis le onze septembre, le code ISPS impose aux ports une sécurité renforcée. Michael

est persuadé que les caméras de sécurité sont braquées sur lui et que l'alerte troublera bientôt le calme de la nuit.

Il regarde Tom à sa droite. Celui-ci fixe l'horizon, la mâchoire crispée. La peur qui étreint Michael s'accroît. Il réprime l'envie de prendre la main de Deborah pour se calmer.

Le trio s'avance jusqu'à l'entrée du port puis s'arrête à quelques mètres seulement de la haute clôture.

—Okay Michael, dit Tom. Pour les quelques minutes à venir, tu es un homme de l'équipage du Joliot-Curie. Je veux que s'ils regardent leur bande vidéo, les gardes se disent que nous sommes deux amis qui rentrons d'une soirée sur Miami Beach et qui avons décidé de dormir dans nos cabines pour être là à cinq heures du matin quand les préparatifs du départ commenceront.

Michael acquiesce et se tourne vers Deborah. Les yeux de son amie brillent dans le noir. Elle n'entrera pas avec eux dans le port.

—Bonne chance, souffle-t-elle. Tu vas pouvoir laisser les États-Unis derrière toi, recommencer une nouvelle vie en Europe comme tu le voulais. J'attendrai de tes nouvelles à ton arrivée ! — Merci Deb, dit Michael en l'étreignant. À bientôt, ajoute-t-il sans y penser.

Sa gorge se serre et il se détourne avant qu'elle ne le voie faiblir.

Il est temps de partir. La police a questionné tout son entourage pour retrouver sa trace. Il a vécu ces quelques jours caché chez Deborah, dans la peur permanente d'être découvert. Mais ce qui le terrifiait encore plus était la perspective de se retrouver de nouveau sous l'emprise de Gengis Khan, subjugué par ce guerrier brutal, impuissant devant l'horreur qu'il lisait dans les yeux de l'homme qu'il étranglait...

Le chuchotement pressant de Tom le ramène à la réalité. Michael presse le pas, peinant sous le poids de son sac à dos. Il suit le petit homme jusqu'au Joliot-Curie, le troisième des paquebots alignés sur la rive. Le sigle CMA CGM est peint en grosses lettres blanches sur son flanc.

Michael s'attend à tout moment à entendre un *Hé, que faites-vous là ?* qui signerait sa condamnation. Mais le port est désert et rien ne trouble le silence.

Tom s'avance sur le pont, Michael lui emboîte le pas. Quelques foulées plus tard ils entrent dans le cargo. Ils sont désormais invisibles aux caméras de surveillance.

Tom le mène vers les cales. À chaque intersection il lui fait signe de s'arrêter et scrute l'étroit couloir. Le cargo est vide. Les deux hommes descendent d'étage en étage, s'enfonçant dans les entrailles du bateau. Michael a l'impression d'aller vers sa tombe. Enfin, ils atteignent les dernières marches du long escalier.

Le couloir est d'un noir total. Tom allume une lampe de poche et éclaire une petite porte à quelques pas devant eux.

— C'est là, dit-il à Michael en faisant tourner la clé dans la serrure.

La porte s'ouvre avec un grincement. À la lumière de la lampe torche, Michael découvre l'endroit où il va passer les dix jours à venir.

C'est un local d'une quinzaine de mètres carrés, où sont entreposées dans un désordre total une multitude de pièces métalliques de diverses tailles et formes. Quelques caisses jetées çà et là regorgent de ferraille parfois rouillée et le sol est jonché de pièces qui ont dû rouler au sol au cours d'une traversée agitée. L'air sent le renfermé et une vague odeur saline y flotte.

— Ce sont des pièces de rechange du navire, lui explique Tom devant son air perplexe. Mais ne t'inquiète pas, même si nous avons besoin de rechange les marins n'iront jamais fouiller ici. Les pièces sont pour la plupart déjà utilisées et elles n'ont pas été triées depuis au moins une décennie. Il n'y a aucune chance de trouver quoi que ce soit dans ce désordre. Dans le pire des cas si quelqu'un vient, cache-toi derrière ça, lui dit-il en désignant une caisse en métal haute d'un mètre au fond de la pièce. Personne n'ira jusque-là.

Tom se tait, et le silence menace de s'installer entre les deux hommes.

— Je viendrai tous les jours t'apporter de quoi boire et manger, reprend le mari de Lisa. Je ne resterai pas longtemps, mais si quelque chose ne va pas tu pourras me le dire. Voilà, je te laisse maintenant.

Michael n'a pas la force de répondre. Il acquiesce, sort sa propre lampe torche de son sac et entre dans la pièce.

La porte grince quand Tom la referme. Le claquement sec résonne dans l'air comme un couperet. Michael entend la clé qui tourne dans la serrure, les pas de Tom montant l'escalier et qui se font de plus en plus lointains... puis il est plongé dans le silence.

Article 5. Rites d'Initiation

Les rites utilisés par l'Élu(e) pour se Réincarner lui seront dévoilés par ses contemporains Membres de l'Ordre. Ces rites sont transmis oralement depuis l'époque des Premiers Hommes, qui les ont reçus des Anciens. Leur nature ne sera pas consignée par écrit, car le Secret doit rester en la seule possession de l'Ordre.

Article 6. L'Hôte

L'Élu(e) se Réincarne dans l'un de ses descendants du même sexe, son Hôte. En considérant la personnalité

profonde de l'Élu(e), les Anciens influencent à leur gré sa Réincarnation dans l'un ou l'autre des descendants.

Lors de sa deuxième existence, l'Élu(e) respectera la liberté et la volonté de son Hôte.

Article 7. Processus de Réincarnation

Les mystères du processus de la Réincarnation sont connus des seuls Anciens. Cependant quelques faits peuvent être considérés :

- La durée du processus est usuellement de l'ordre du millénaire.
- Au moment de sa Réincarnation, l'Élu a accès aux savoirs acquis durant les toutes premières années d'existence de son Hôte. Cela inclut notamment la langue maternelle de l'Hôte et les relations primaires de l'enfant avec sa famille. Ces connaissances sont essentielles à la bonne réinsertion de l'Élu dans le monde tel qu'il a évolué.
- L'Élu se Réincarnera une fois et une seule. À la mort physique de son Hôte, l'esprit de l'Élu se fondra dans l'éther de toutes les âmes humaines passées et à venir.

Chapitre 4

En me voyant sortir de la loge de Golden Century, le personnel en reste bouche bée. Je me suis débarrassé de l'infâme tenue de scène en cuir d'Hadrien pour revêtir le costume de son claveciniste.

Je me félicite d'avoir persuadé le chanteur d'acheter cet habit à Turenne quelques mois auparavant. Le long manteau de velours pourpre brodé de la fleur de lys et ourlé de manchettes en dentelle me sied parfaitement. Les hauts de chausse et les bas de soie descendent jusqu'à mes célèbres souliers à talons rouges, ornés de boucles de diamants. Qu'importe si les diamants et les fils d'or entrelacés ne sont pas authentiques, j'arbore mon costume avec la fierté de ma jeunesse retrouvée. J'ai laissé les cheveux d'Hadrien tomber librement sur mes épaules car ils rehaussent la prestance de mon maintien. C'est l'un des rares goûts que le chanteur et moi avons en commun.

Je parcours le couloir devant le personnel étonné. Personne ne se courbe sur mon passage. Aucun d'eux ne se doute que c'est moi, Louis le Grand, qui habite ce corps d'apparence banale. Je ne peux pas leur en vouloir.

Hadrien lutte pour reprendre le contrôle mais l'emprise que j'exerce sur lui est sans faille. Je l'ai observé pendant un an et demi, je connais ses faiblesses et les limites de sa pensée. Hadrien ne resurgira pas de sitôt.

La tactique de me faire passer pour sa conscience a été fort utile. Il a mordu à l'hameçon, mais ces négociations incessantes commençaient à m'irriter. Je ne supporte pas de voir Hadrien se vautrer dans la vulgarité de sa musique, et